

agitations vers le but qu'Elle s'est proposée. Fussent-ils moins doués naturellement pour l'histoire, ils resteraient plus grands, plus utiles et plus vrais que leurs rivaux du paganisme. Mais n'y a-t-il pas à craindre l'illusion dans ces interprétations des voies de la Providence, et ne vaudrait-il pas mieux rester simplement païen dans l'histoire ? Nous avouons volontiers que Dieu, n'ayant pas révélé les secrets de Sa marche divine au travers des âges, il est difficile parfois de démêler au milieu des faits les intentions de Sa sagesse infinie ; notre esprit, qui est toujours court par quelque endroit, est exposé à mettre ses visées à la place des vues de Dieu. Mais, dans ce danger de se tromper, je ne vois qu'un motif d'être circonspect, et non pas une raison de s'abstenir. Le physicien, le naturaliste, qui s'arrête saisi et palpitant d'admiration, au moment où il saisit une nouvelle loi de l'ordre général, ou met la main sur un nouvel anneau de la chaîne des êtres et s'écrie : "*Digitus Dei est hic!*" il n'y a qu'une sagesse infinie qui puisse "avoir ordonné ainsi les infiniment grands et "les infiniment petits !" le philosophe qui saisit de nouveaux rapports de l'ordre moral, et découvre dans l'impuissance de la raison humaine et l'avortement de tous les systèmes la nécessité d'appeler, comme Socrate et Platon, la révélation de Dieu à son aide, doit-il, parce qu'il est exposé à se tromper sur des détails, renoncer à se rapprocher de l'Ouvrier universel, et à bénir Ses intentions miséricordieuses que la science lui découvre dans toutes les parties de Son œuvre ? Ce serait aussi aveugle qu'ingrat !

L'historien non plus ne peut se désintéresser dans le récit des choses humaines de l'intervention divine : Dieu, qui est présent à tous les êtres, et se retrouve au fond de tous les secrets